

Macbeth texte de William Shakespeare, mise en scène d'Angela Konrad, traduction de Michel Garneau

Five Kings – Histoire de notre chute texte d'Olivier Kemeid d'après Shakespeare, mise en scène de Frédéric Dubois

François Jardon-Gomez

Numéro 256, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jardon-Gomez, F. (2016). Compte rendu de [*Macbeth* texte de William Shakespeare, mise en scène d'Angela Konrad, traduction de Michel Garneau / *Five Kings – Histoire de notre chute* texte d'Olivier Kemeid d'après Shakespeare, mise en scène de Frédéric Dubois]. *Spirale*, (256), 77-81.

Politiques de Shakespeare

Par François Jardon-Gomez

MACBETH

Texte de William Shakespeare,
mise en scène
d'Angela Konrad,
traduction
de Michel Garneau

FIVE KINGS - HISTOIRE

DE NOTRE CHUTE

Texte d'Olivier Kemeid d'après
Shakespeare, mise en scène
de Frédéric Dubois *

Étrange coïncidence qui a programmé, à quelques semaines d'intervalle, deux adaptations et réécritures de Shakespeare l'automne dernier : d'abord le *Macbeth* mis en scène par Angela Konrad à l'Usine C, puis le *Five Kings - Histoire de notre chute* de Frédéric Dubois, à partir d'une réécriture faite par Olivier Kemeid du « cycle des rois » de Shakespeare. Les deux projets ont ceci en commun d'avoir cherché à exacerber le côté politique de l'œuvre shakespearienne, tout en misant sur une certaine forme de risque, comme s'il fallait encore

répondre à l'invitation de Jean-Michel Déprats qui écrivait déjà en 1997 que transposer Shakespeare en langue française, « *c'est moins manipuler des formes existantes que tenter de faire naître des formes nouvelles* ».

Les passions du pouvoir

On connaissait déjà d'Angela Konrad son goût pour les formes mixtes et la déconstruction des textes classiques, le tout servi par une impressionnante intelligence du texte. Avec son *Macbeth* - en formule « opéra-

rock » -, la metteuse en scène et professeure à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM continue dans cette veine décomplexée qui la place très clairement en tête de liste des créateurs à suivre.

Au lieu d'adapter elle-même le texte, comme c'était le cas dans ses spectacles précédents, Konrad a choisi de s'attaquer à Shakespeare en dépoussiérant la « tradaptation » qu'en proposait Michel Garneau en 1975, toute faite d'une langue orale québécoise assumée et revendiquée. Le texte de Garneau -



Macbeth
Photo : Vivien Gaumand

construit sur une série de trouvailles linguistiques, sémantiques et syntaxiques – rappelle que l'écriture shakespearienne est vivante et populaire, loin du classicisme auquel l'ont trop longtemps associée la plupart des traductions françaises ; remplie de néologismes, la langue est déjà riche en évocations et appelle une représentation imaginative.

De fait, Konrad utilise toutes les ressources d'une scénographie dépourvue : un écran permettra de donner accès aux imaginaires des personnages en plus de faire voir, sous un autre angle, l'action qui se déroule de loin, en arrière-plan, dans l'autre salle (la salle principale de l'Usine C) ; ce sera notamment le lieu de scènes importantes comme le meurtre de Duncan, ouvrant à un intéressant jeu de points de vue pour le spectateur qui voit l'action des « coulisses ». Dès l'entrée en salle, les trois sorcières – jouées par Alain Fournier, Gaétan Nadeau et Olivier Turcotte, torsos nus et portant un kilt – arpentent la scène, crient, saluent le public, jouent sur les deux étages de la petite salle de répétition de l'Usine C. Déjà, le spectateur est invité à assister aux coulisses de l'histoire et du pouvoir.

Choisir la « tradaptation » ouvertement nationaliste de Garneau – notamment dans le discours de Malcolm qui encourage ainsi MacDuff à renverser le tyran : « *Ensemble, on va y aller ! / Not'cause peut pas être plus jusse ! La victoère*

nous attend / Au boutte d'la route ! » –, c'est aussi poser la question du politique. Si Konrad choisit cette veine, ce n'est pas dans la perspective attendue : plutôt que d'insister sur le nationalisme du texte, elle retrouve dans Garneau la dynamique tordue de ce couple maudit fait de deux êtres rongés par la soif de pouvoir et la nécessité, jamais assouvie, de toujours posséder plus.

La soif de pouvoir des Macbeth est assez justement appuyée par l'enrobage scénique, notamment les éclairages de Cédric Delorme-Bouchard et la forte présence musicale qui permet, lorsque nécessaire, de créer une atmosphère de mystère et d'angoisse avec une économie de moyens. Ailleurs, la musique (créée et réarrangée par Simon Gauthier et William Durbeau) donne lieu à des numéros sentis, endiablés, empreints d'une énergie rock qui sied à merveille à l'ordre des pulsions. Dominique Quesnel donne une interprétation solide de *Because the Night* (de Patti Smith) pour exprimer sa joie à l'idée d'usurper le pouvoir ; Olivier Turcotte, dans le rôle de Malcolm, n'annonce pas des jours plus heureux malgré le récent changement de régime avec sa violente interprétation de *Fuck the World* (Hollywood Undead), qui clôt le spectacle après qu'il ait annoncé : « *Et pis, pour mon couronn'ment, j'vous invite à la plus grande fête !* »

S'il y a un élément du spectacle à critiquer, c'est l'idée de pousser jusqu'au bout la déconstruction de *Macbeth* en donnant à son spectacle un caractère métathéâtral – déjà présent dans le texte de Garneau, qui s'interrompt par deux fois lorsqu'un personnage annonce sauter des vers de Shakespeare – qui trouve son apogée dans la fin. L'inclusion d'une réflexion sur l'adaptation avait servi la metteuse en scène dans ses spectacles précédents (notamment son intelligente adaptation de *Richard III* l'hiver dernier avec *Auditions ou Me, Myself and I*), mais elle vient cette fois-ci presque auto-saboter la pièce. Philippe Cousineau, interprétant Macbeth, fait semblant d'oublier son texte avant de mourir étouffé sur scène, rattrapé par la malédiction qui pèse sur ce rôle maudit. Le choix a le mérite d'être cohérent – il se fait devant l'indifférence des sorcières/conjurés, qui savent bien qu'une mort en vaut une autre –, mais la rupture de ton est trop longue par rapport à un récit mené avec toute la tension nécessaire. L'idée était certes bonne, mais sa réalisation scénique n'est pas entièrement convaincante.

Peut-être parce que l'interprète lui-même n'arrive pas à la hauteur de ce rôle complexe : Macbeth manque de tonus et ses accès de volonté sont toujours tempérés par des remises en question. Or, jouer la faiblesse ne se fait pas aisément et Cousineau

**Choisir la « tradaptation »
ouvertement nationaliste de Garneau [...],
c'est aussi poser la question du politique.**

n'arrive pas à rendre un Macbeth écrasé par les événements sans lui-même être écrasé par son personnage. C'est d'ailleurs le seul maillon faible d'une distribution au demeurant solide. Dominique Quesnel poursuit sa fructueuse association avec Konrad, qui révèle une interprète de plus en plus nuancée, capable de jouer avec autant d'aisance la séduction, la folie et la soif de pouvoir d'un personnage complètement soumis à ses pulsions. Surtout, on n'a pas encore fini de saluer les trois sorcières, hilarantes et décapantes, à la fois sensuelles et pleines de perversité. L'idée de faire jouer tous les autres rôles aux mêmes interprètes est d'ailleurs brillante, puisqu'elle permet de bien mettre en lumière comment les sorcières travaillent insidieusement à influencer le cours des événements, le tout dans une ambiance carnavalesque qui sied bien à l'ensemble du spectacle.

Notre histoire en pièces

À l'inverse de l'entreprise de déconstruction de Konrad, *Five Kings - L'histoire de notre chute* cherche à reconstruire un discours et une histoire en concentrant l'intrigue de cinq pièces historiques de Shakespeare en un seul spectacle-fleuve présenté à l'Espace Go.

La grille de lecture politique - annoncée dès le titre de la pièce - se confirme d'entrée de jeu quand les lumières du fond de scène éclairent puissamment le public tandis que neuf des treize comédiens font leur entrée sur la scène lustrée et vide, exception faite du trône royal qui traversera chaque partie. De même, le dernier monologue de Richard III se fait dans un éclairage au néon qui illumine indifféremment les spectateurs et le personnage, celui-ci s'adressant à ceux-là de manière univoque avant d'être tué par sa mère.

L'histoire de notre chute commence en février 1965 et se termine en 2015 pour faire le point, à en croire Kemeid, sur notre échec collectif depuis la Révolution tranquille.

Le dramaturge s'inscrit dans une remise en question de cette époque qu'on aime croire bénie en lui accolant d'abord le récit de Richard II, ce roi de glace qu'interprète Étienne Pilon, qui ne sait comment unir son pays et empêcher une guerre civile. La meilleure idée du texte de Kemeid est bien de revisiter non pas l'époque de la Révolution tranquille, mais son héritage pour voir comment il a pu nous mener en cinquante ans vers le monde de politique-spectacle cynique qu'on connaît aujourd'hui. Suivront une lignée de York et Lancaster qui s'échangent le pouvoir à coup de trahisons, meurtres et manipulations, jusqu'à la prise du pouvoir par Richard York qui transforme l'arène politique en spectacle dont il est le *director*.

Or, Kemeid et Dubois veulent aller trop rapidement. Pris au piège comme Richard II qui manque de temps (motif qui traverse d'ailleurs tout le spectacle), les créateurs proposent une grande histoire qui tombe trop souvent à plat, enchaînant les actions et les événements à vitesse folle. La faute en est grandement partagée entre une distribution inégale qui peine à gérer les nombreuses ruptures de style ou de ton et une mise en scène qui passe du très solide (la grotesque première partie d'*Henry IV* qui donne à Dalpé les meilleurs moments ; le dernier segment, où Richard York met en scène son propre spectacle politique jusqu'à l'épuisement de toute la famille) au moins efficace (la deuxième partie d'*Henry IV*, qui réfère lourdement et sans subtilité à la Guerre du Golfe ; l'utilisation des projections toujours, dans l'ensemble, simplement illustratives). La mise en scène de Dubois sait pourtant être solide, à défaut d'être inventive, surtout dans les parties qui tirent vers la farce et le grotesque, où peuvent briller Jean-Marc Dalpé en Falstaff et Patrice Dubois en Richard III. Ce sont d'ailleurs, et heureusement, les plus longs moments du spectacle, qui permettent d'installer clairement tant le discours véhiculé par la pièce que les situations et les personnages.

Pari en théorie risqué, parce que chacune de ses parties ouvre la porte à une forme et un ton différents, le spectacle défendu à l'Espace Go est au final un curieux objet qui souffre de ses plus grandes qualités. C'est une proposition conceptuellement ambitieuse, mais pas assez dans la réalisation concrète de la scène ; épique, mais pas suffisamment longue pour permettre à toutes ses couches de sens de se déployer avec la clarté nécessaire ; soucieuse de véhiculer un regard politique sur notre histoire, mais qui se perd dans la nécessité de conduire un récit qui reprend les événements importants du cycle shakespearien (même si Kemeid se défend, dans le programme du spectacle, de faire une adaptation de ces pièces).

Kemeid semble n'avoir pas su répondre par lui-même aux invectives qu'il met dans la bouche de Falstaff : « *J'aimerais mieux me torcher avec toi que t'avoir comme spectateur / J'aimerais ça te flusher / Comme ça je vais pouvoir vider toutes mes canettes tranquille / Sans que j'aie à supporter ta présence / Sans que j'aie à te distraire / Sans que j'aie à te divertir.* » Pris entre l'arbre et l'écorce, entre la volonté de prendre des risques et la nécessité de permettre au spectateur de suivre le récit (jusqu'à projeter certaines didascalies ou l'arbre généalogique de la famille sur l'écran en fond de scène), *Five Kings - L'histoire de notre chute* aura proposé quelques morceaux de bravoure, malheureusement perdus dans un ensemble trop souvent inégal. ■

* MACBETH. Texte de William Shakespeare, mise en scène d'Angela Konrad, traduction de Michel Garneau. Une production de la Compagnie La Fabrik et d'Angela Konrad avec le soutien de l'UQAM, présentée à l'Usine C avec le soutien du CAM, du 30 septembre au 7 octobre 2015.

FIVE KINGS - HISTOIRE DE NOTRE CHUTE. Texte d'Olivier Kemeid, d'après le « cycle des rois » de Shakespeare, mise en scène de Frédéric Dubois. Une production du Théâtre PÂP, du Théâtre des Fonds de Tiroirs et de Trois Tristes Tigres, présentée à l'Espace Go du 20 octobre au 8 novembre 2015.



Patrice Dubois dans *Five Kings*
Photo : Claude Gagnon

**Pari en théorie risqué,
parce que chacune de ses parties
ouvre la porte à une forme
et un ton différents,
le spectacle défendu à l'Espace Go
est au final un curieux objet
qui souffre de ses
plus grandes qualités.**